

Le chanteur
Son House
avec une amie.
PHOTO DR

«DEEP BLUES» Quand le Delta plane

En 1981, le journaliste et musicologue américain Robert Palmer signe une formidable somme qui revient sur l'histoire du genre musical. Un livre qui vient d'être traduit pour la première fois en français.

Par
PHILIPPE GARNIER

Lorsque le *New York Times* engage Robert Palmer en 1981, c'est la première fois que le journal a un critique de pop music à plein temps. Le terme, pour le vénérable *newspaper of record*, couvre tant le jazz que le punk, et tout entre-deux. Ce qui est aussi bien, vu que Palmer, l'auteur de *Deep Blues*, son quatrième et

meilleur livre qui vient d'être traduit en France par Allia, embrassait tout cela à la fois. Musicien et musicologue, il a eu un parcours peu banal, pour un salarié du *Times*.

FAMEUX FESTIVALS
Originaire de Little Rock en Arkansas, Palmer a joué de son premier saxo Selmer dans la fanfare de l'école. Adolescent, il était fou d'Ornette Coleman et de free-jazz, ce qui ne l'empêchait pas d'aller aux

séances du soir du Robinson Auditorium réservées aux Noirs pour voir Sam Cooke ou Jackie Robinson. Etudiant (en littérature), il s'échappe l'été à Memphis, où un nommé Bill Barth (qui avait persuadé le ronchon Skip James de lui apprendre sa façon peu commune d'accorder sa guitare), commence à organiser dans Overton Park les fameux festivals de country blues qui feront découvrir Joe Callicott, Furry Lewis,

Bukka White, et Fred McDowell au grand public. Entre 1966 et 1972 il existe un courant culturel fertile entre Memphis et New York. Les drogues y sont pour quelque chose, mais pas seulement. Le photographe hipster William Eggleston rencontre Viva, Sam Shepard joue pour quelque temps de la batterie dans Insect Trust, le curieux groupe fusion de Palmer qui fait les premières parties de Sly and the Family Stone à

l'Electric Circus. Lors de son premier été (1966) à New York, Palmer fait la connaissance de tout le gratin folk, y compris Dylan, tout en rencontrant John Cage chez lui. L'été suivant, il travaille au Circus sur les éclairages et tombe sur Greta Garbo dans la cabine son. Son groupe Insect Trust, qui témoigne d'un éclectisme musical commercialement suicidaire, tire son nom du *Festin nu*; quatre ans plus tard, Palmer est avec

William Burroughs au Maroc pour enregistrer les tambours et flûtes de Jajouka. Il fera deux disques avec Insect Trust, l'un sur Capitol, l'autre sur Atco, *Hoboken Saturday Night*, qui évoque les nuits passées sur le toit de leur immeuble à jouer avec Pharoah Sanders (il est sur l'album). Curieusement, ce groupe archi-confidentiel avait Bill Graham pour tourneur, faisant les premières parties de Santana, Pink Floyd ou

Zappa, et même une fois celle des Doors, devant 50000 personnes. Et après Insect Trust, Palmer s'est allié un moment à Lenny Kaye dans un groupe bruitiste qui reviendra quinze ans plus tard hanter le guitariste et Patti Smith, notamment sur *Radio Ethiopia*. En plus de ses activités journalistiques (*Rolling Stone*, *Penthouse*, le *Times*), Palmer produira bientôt des disques pour le label Fat Possum, notamment des artistes ru-



CULTURE/



Henry «Son» Sims et Muddy Waters, en 1942 PHOTO DR

gueux du Delta comme R.L. Burnside et Junior Kimbrough. Après un bref retour en Arkansas, il finit ses jours à La Nouvelle-Orléans, où il meurt en 1997 d'une maladie du foie.

INFLUENCE

Avec *Deep Blues*, paru en 1981, il allie ce riche passé aventureux à une clarté d'écriture remarquable, apportant une culture qui lui permet de se pencher avec respect sur le country blues du Delta, musique qu'on trouve souvent frustrée ou carrément primitive, mais dont il définit justement la complexité de façon fascinante. S'attardant particulièrement sur Charley Patton, il fait des remarques que seul un musicologue de terrain pourrait

ne le prenaient pas très au sérieux. Ce n'est qu'en écoutant les disques qu'il gravait pour Paramount, un label qui pourtant ne brillait pas par la qualité de ses produits, qu'ils durent changer d'avis. Patton fut une influence immense sur tout le monde, de Robert Johnson à Muddy Waters. «*En fait*», écrit Palmer, *le blues du Delta est un langage musical raffiné, extrêmement subtil et ingénieusement systématique. Le jouer, et plus*

Palmer liquide la lassante histoire du pacte avec le Diable, qu'il associe à Legba, un dieu farceur yoruba qui aimait le chaos et la discorde.

spécialement le chanter correctement, requiert des qualités que seulement très peu de guitaristes blancs, virtuellement aucun vocaliste blanc et très peu de musiciens noirs qui ont appris à jouer et chanter ailleurs que dans le Delta, semblent posséder. Et de remonter aux origines ténues de cette musique jusqu'à la côte ouest africaine. Non seulement on comprend mieux certains aspects du blues rural, comme les vers répétés,

mais Palmer liquide aussi la lassante histoire du pacte avec le diable à la croisée des chemins, qu'il associe à Legba, un dieu farceur yoruba qui aimait le chaos et la discorde presque autant que les carrefours. *Deep Blues* est une somme de rencontres mémorables avec les survivants: Sunnyland Slim, qui joue dans l'arrière-boutique d'un liquor store à Chicago, Robert Lockwood à Cleveland, Johnny Shines ou Honeyboy Edwards. Des passages gonflés aussi: «*Comparé à Robert Johnson, qui avait quatre ans de plus que lui, Muddy [Waters] était un conservateur, presque une relique.*»

CADEAU

Curieusement, Palmer ne s'attarde pas sur des grands comme le misanthrope et fier Skip James, qu'il a pourtant sûrement rencontré, et il arrête de parler de Howling Wolf dès qu'il quitte Memphis et Sun Records pour Chicago et Chess. Peu importe: les livres sur le country blues ne manquent pas, mais aux Etats Unis, *Deep Blues* est un incontournable qui perdure dans les classes et les librairies, vingt ans après la mort de son auteur. Allia nous offre de surcroît ce cadeau: une édition richement illustrée, alors que l'original américain ne l'était pas. ▶

DEEP BLUES de ROBERT PALMER, éditions Allia. Traduit de l'anglais par Olivier Borre et Dario Rudy. 448 pp., 25 euros.

Exposition
15.12.2020 >
21.02.2021
citedudesign.com

Cité
du
design

Flops!

Quand le design
s'emmêle...